

# Je est un autre



**Pour une identité-monde**

**Gallimard**

Extrait de la publication

JE EST UN AUTRE

# J E S T U N A U T R E

POUR UNE IDENTITÉ-MONDE

Sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud  
avec le concours de Nathalie Skowronek

*par*

Kebir Ammi \* Azouz Begag \* François Bégaudeau \* Pascal Blanchard \*  
Jean-Marie Blas de Roblès \* Ananda Devi \* Philippe Forest \* Juan Goytisolo \*  
Ahmed Kalouaz \* Jean-Marie Laclavetine \* Yves Laplace \* Michel Le Bris \*  
Alain Mabanckou \* Achille Mbembe \* Anna Moï \* Wilfried N'Sondé \*  
Jean Rouaud \* Leïla Sebbar \* Abdourahman A. Waberi \* Valérie Zenatti

*nrf*

GALLIMARD



## *Avant-propos*

MICHEL LE BRIS ET JEAN ROUAUD

En 2007 nous avons fait paraître aux Éditions Gallimard un ouvrage collectif intitulé *Pour une littérature-monde*, où nous rappelions que la littérature était ouverte sur le monde et n'était pas compressible à l'intérieur de frontières. La langue française avait essaimé et un peu partout il se trouvait des auteurs pour s'en emparer et livrer dans cette langue, que l'on pensait vouée à une disparition progressive accompagnant le déclin de la France, leur vision poétique du monde, nourrie par d'autres imaginaires. Précédé d'un manifeste<sup>1</sup> signé par quarante-cinq écrivains — mais ils auraient été bien plus nombreux à le soutenir si le temps ne nous avait pas pressés — ce livre, par son écho, a contribué à faire évoluer notre perception d'une littérature de langue française outrepassant les limites de l'Hexagone. Étudié dans les départements français de nombreuses universités, notamment américaines, il a fait l'objet de plusieurs colloques internationaux, à l'université de Tallahassee en Floride, à celle d'Aarhus (Danemark), et à celle d'Alger. D'autres sont en préparation à l'université

1. *Pour une littérature-monde en français*, *Le Monde*, 16 mars 2007.

de Fredericton (Nouveau-Brunswick, Canada), et à l'université de Los Angeles (UCLA). Un numéro spécial de la revue des *postcolonial studies* va paraître prochainement, consacré au colloque de Tallahassee. Le débat continue.

Le débat continue, sous des déguisements parfois inattendus. En cette année où l'on veut célébrer le cinquantième anniversaire des indépendances africaines, ce qui imposerait une pensée tournée vers l'avenir, ouvrant des voies nouvelles, voilà que le débat, en France, se replie frileusement sur les contours d'une « identité nationale », sorte de gabarit idéal auquel les citoyens seraient appelés à se conformer, en étant priés d'abandonner tout ce qui ne « cadrerait » pas avec lui. Ce n'est pas d'identité qu'il s'agit, mais d'idéologie. Dans une interview réalisée quatre ans avant sa mort, Claude Lévi-Strauss rappelait : « J'ai connu une époque où l'identité nationale était le seul principe concevable des relations entre les États. On sait quels désastres en résultèrent. » Cela reste à méditer...

Imaginons cette intimation transposée en littérature : « Écrivez un roman national ayant pour héros un identitaire national. » On connaît par avance le résultat, forcément désastreux. Parce que chaque être est un composé de vies et de rencontres multiples, un fourmillement avec ses tensions, ses aspirations contraires, une mémoire mouvante et sélective, un shaker ambulante qui tente d'amalgamer toutes ces influences pour en tirer les saveurs propres à son existence. Chaque être est un mille-feuille, autrement dit un livre composite, qui ne peut se réduire à cette fiction identitaire nationale. « Je est un autre » lançait il y a longtemps un poète fameux. À quoi l'on pourrait ajouter « Car chacun est une multitude ». Et cela est encore plus

vrai aujourd'hui, en une époque de fantastiques télescopes culturels, tandis que naît un monde nouveau, où chacun, au carrefour d'identités multiples, se trouve mis en demeure d'inventer pour lui-même une « identité-monde » : le récit personnel orchestrant cette multiplicité. Les romanciers qui ont appris à composer avec toutes ces voix de l'intérieur, discordantes, foisonnantes, paralysantes, entraînantes, qui se moquent des langues et des frontières, ont évidemment leur mot — poétique — à dire.





## *Lisez Rimbaud !*

MICHEL LE BRIS

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

*Lettre d'Arthur Rimbaud à Georges Izambard,*  
13 mai 1871

On n'a jamais bien jugé le romantisme ; qui l'aurait jugé ? Les critiques ! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et comprise du chanteur ?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

*Lettre d'Arthur Rimbaud à Paul Demeny,*  
15 mai 1871

« Je est un autre. » Il ne semble pas que cette phrase fameuse ait intensément nourri la réflexion de notre ministre, à l'instant de lancer son débat sur « l'identité nationale », et pas plus, d'ailleurs — ce dont on peut

s'étonner —, celle des titans de la pensée si empressés, en réaction, à emplir les colonnes des journaux de leurs opinions. Aux temps de gloire des « maîtres du soupçon », les analystes la tenaient pourtant pour la phrase inaugurale de la modernité littéraire. À tort : elle est bien plus que cela. Par cet oxymoron, Rimbaud résumait très explicitement ce qu'était à ses yeux le génie du romantisme, que la modernité allait s'acharner à travestir, défigurer, anéantir, jamais aussi efficacement que lorsqu'elle paraissait en épouser le mouvement. Et l'on montrerait aisément, depuis le « mon nom est Personne » d'Ulysse jusqu'au cri de Victor Hugo « Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! » que « Je est un autre » ouvre depuis l'origine l'espace même de la littérature — l'espace, et donc le mystère, qu'explorent obstinément les écrivains. Varient simplement, au fil de l'histoire, les stratégies des pouvoirs pour l'interdire de séjour.

Je est un autre. Le romancier imagine une histoire, campe ses personnages, orchestre tant bien que mal la multiplicité de leurs points de vue, tisse les fils de ce qui prend forme peu à peu, généralement très éloigné de son projet initial, si tant est qu'il en ait eu un à l'instant de se lancer, ses personnages révèlent des ressources qu'il n'avait pas devinées au départ, des résonances imprévues le font dévier de son chemin et voilà qu'il lui semble s'avancer en terrain inconnu, si semblable en cela à l'explorateur à l'orée d'une forêt obscure : de quel intérêt serait l'écriture, y consacrerait-il ses jours, ses nuits, l'essentiel de son existence, s'il ne s'agissait que de poser sur le papier ce qu'il savait déjà avant de commencer ? Une phrase vient, si exactement rythmée, si parfaite qu'elle ne peut qu'être juste, et déjà elle porte en creux la

suiivante, comme si le texte se mettait à vivre par lui-même, imposait sa voix, lui résistait même parfois, le guidait, et rien n'est plus grisant alors, proprement *déroutant*, que ces moments où il lui semble que « quelque chose » vient — quoi ? Bien malin qui pourrait le dire, mais proche du frisson qu'éprouve le voyageur quand il lui semble que le monde vient à sa rencontre, le traverse comme vent léger. Un instant, presque aussitôt évanoui mais qu'il n'aura de cesse dès lors de retrouver, l'écrivain a eu le sentiment de surfer sur la crête d'une vague qui déroulait sous lui la véritable histoire de son roman, ou un fragment de celle-ci, comme s'il n'était, écrivain, que le nègre d'un autre — d'un autre qui serait lui, pourtant.

Pas de roman qui vaille, sans ce « passage à l'autre », quand l'auteur s'imagine homme, femme, traverse les siècles et les cultures, tour à tour soldat, infirmier, écrivain, trappeur dans le Grand Nord, épouse au foyer, paysan ou mandarin chinois, cherche pour chacun un ton, des attitudes, doit entrer en sympathie avec les plus abominables s'il veut les faire exister pour ses lecteurs, s'épouvante parfois de ce qui s'impose à lui, comme Robert Louis Stevenson qui, se croyant possédé par quelque force démoniaque, dans sa jeunesse, renonça pendant des années à écrire : comment expliquer sinon la noirceur de ce qui naissait sous sa plume, quoi qu'il fit pour lui résister ?

Mais l'autofiction ? dira-t-on. C'est ce qui en fait la faiblesse, quand, devenue « mode », elle ne met en jeu que la contemplation narcissique de son moi le plus superficiel, mondain. Mais à son meilleur, elle ne s'oppose pas autant qu'on veut le croire à une littérature voyageuse vouée à l'Autre et à l'Ailleurs : Stevenson qui professait

volontiers, lui si souvent alité, que « le Dehors guérit » n'en tenait pas moins, voyageur impénitent, que « tout récit de voyage réussi est un fragment d'autobiographie » — deux assertions à ses yeux équivalentes, quand le moi, mis à l'épreuve du monde et des autres, bousculé, meurtri, dépouillé de ses ruses et faux-semblants, se révèle à lui-même *jusqu'à la découverte de l'autre en soi*.

Un autre qui est déjà celui de la langue. Car toute langue, si l'on y songe, est étrangère, *langue de l'autre*, à commencer par notre langue maternelle : nous ne naissons pas parlant français, ou anglais. L'écrivain est cet être singulier qui entretient un rapport d'étrangeté avec sa propre langue, ne se fixe d'autre propos que de dire l'indicible, et mesure, à chaque phrase gagnée sur elle, comme il faut sans cesse la bousculer, la tordre, la réinventer pour que passent à travers elle un souffle, un rythme, une parole vive, s'affirme *un style* : « J'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène » — Je est un autre.

Alors naît le miracle de la littérature, quand l'auteur se découvre et se construit au travers de ses fictions. Car cette bruisante multitude qui l'aura habité pendant la rédaction de son livre et ne le quittera pas de sitôt n'en est pas moins lui-même, être singulier, et il serait vain de croire son « je » dissous dans le tumulte envahissant de ces « autres » — c'est très exactement le contraire : l'avènement d'un « moi » plus riche, élaboré. Car ces personnages, loin de s'éparpiller dans le chaos d'une foule anonyme,

sont entrés en résonance, se tiennent tous ensemble, ont dessiné une forme *qui est le roman même*. En sorte que l'on peut tenir, tout aussi bien, que s'affirme à travers ce dernier la singularité de son auteur.

Tout texte est le produit de ses contextes, répétaient nos maîtres penseurs, en mes années étudiantes — et tout homme, du coup pareillement, ce qui n'allait pas, déjà, sans me chagriner. Mais voilà que tel poème écrit en un autre siècle par un inconnu, issu d'une autre aire culturelle que la mienne, découvert par hasard, me touche, me bouleverse, me parle au présent. Voilà que, plongé dans un roman, happé par son histoire, le monde alentour cesse d'exister, et il me semble confusément, dans l'émotion qui m'étreint, le livre refermé, que quelque chose s'est dit, là, d'unique, du monde et de la condition humaine, qui attendait que je le lise pour qu'il s'éveille et vive en moi. N'est-ce pas la preuve qu'un texte, au contraire, est ce qui se révèle irréductible à ses contextes ? À l'excellent Pierre Gascard, auteur d'un livre sur Nerval, qui s'attachait à « expliquer » le poète par les contextes sociaux et politiques de son époque, j'avais un jour objecté que, certes, ces contextes pouvaient nourrir la réflexion, enrichir la connaissance, mais en quoi expliquaient-ils qu'il n'y ait eu en son temps *qu'un seul Nerval* ? N'aurait-il pas mieux valu chercher, si tant est que les poèmes aient besoin d'explications, en quoi Nerval s'arrachait aux déterminations de son temps ? Si l'œuvre d'art a ce pouvoir de transcender les conditions sociales, historiques de son énonciation, de vaincre la barrière des langues et des cultures, de vaincre la mort, il faut bien en conclure qu'il est en l'homme qui l'a créé, et donc en tout homme, le

pouvoir de s'extraire de ce qui prétend le contraindre et le déterminer : *une dimension de transcendance...*

En cela, l'œuvre est école de liberté, et peut-être la seule, témoignant de ce que nous sommes plus grands que l'ordinaire des jours ne nous le laisse penser, qu'il est en nous une verticalité qui résiste à tout ce qui prétend nous asservir. Ne nous étonnons pas si les puissants montrent une telle obstination à tuer le poème en chacun...

Le plus étonnant, dans l'affaire, est que le poème puisse ainsi résonner en moi, me parler, éveiller au plus profond de moi des échos où, mystérieusement, je me reconnais. N'était-il pas, en une langue étrangère, l'expression la plus intime d'un homme que je ne connais pas ?

De deux choses l'une : ou bien le poème dit quelque chose qui pourrait se dire autrement, simple « bien dire » d'un discours, ornement rhétorique d'une parole traduisible en énoncés positifs et dans ce cas, simple signe de reconnaissance d'une caste, à la manière des règles de bienséance, il s'absorberait dans son époque, sans puissance de retentissement, *ou il dit bien quelque chose qui ne peut pas se dire autrement*, son « sens figuré » se révèle inassimilable à quelque sens propre, quand bien même ce dernier se démultiplierait à l'infini en interprétations, et c'est seulement alors qu'il traverse les âges et les cultures.

De même, ou bien la fiction peut se réduire à un discours, un message, une leçon (la morale de la fable) dont elle serait le déguisement séduisant, imaginé pour emporter la conviction, ou bien l'on pose qu'elle n'est pas limitée à la somme de ses interprétations, ou de ses traductions en énoncés positifs, mais dit quelque chose (elle

nous serait sinon indifférente) qui ne peut pas se dire autrement — que le fictif, donc, échappant à l'opposition du vrai et du faux, oblige à penser une autre forme de connaissance que la connaissance rationnelle, qui serait le propre de l'imaginaire.

La science, nécessairement, se déploie dans l'espace du Même puisqu'elle postule la répétition de l'expérience qui fonde la loi, mais comment connaître l'Autre, sans le réduire au Même ? Par le poème, la fiction, la création artistique, autrement dit par le pouvoir de l'imaginaire, qui nous permet de connaître l'Autre, non pas en « l'expliquant », ou en « l'analysant », ce qui le ferait aussitôt disparaître, *mais en liant connaissance avec lui*.

Je est un autre : telle est donc la puissance de la littérature, d'être au principe même d'un « être-ensemble » qui ne se réduirait pas à un plus petit dénominateur, mais s'ordonnerait à la part de grandeur de chacun. Au plus fort de la crise de janvier 2009, qui au-delà des revendications économiques exprimait un profond mal-être des Guadeloupéens, un *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité*, signé entre autres par Patrick Chamoiseau et Édouard Glissant, était venu rappeler que les grévistes n'étaient pas réductibles à des statuts de producteurs ou de consommateurs, qu'il est en l'homme, en tout homme, une dimension poétique qui fonde son existence, lui donne sens, l'ouvre à l'humanité entière — et que faute de la prendre en compte, rien dans l'île ne serait réglé, ce que l'on peut constater aujourd'hui.

Refonder un « être-ensemble » : n'était-ce pas le projet affiché de notre « grand débat national » ?

Je est un autre : il faut prendre au sérieux les poètes.

\*

Changement de décor, et d'espace mental. Nous sommes à Rome, à la naissance de la République : avant d'affronter les Curiaces, les Horaces jurent sur les épées brandies de vaincre, ou de mourir. Nul appel ici à la clémence des dieux, nul ciel où se pourrait inscrire la nostalgie d'un ailleurs salvateur, et plus aucune nature : le damier du dallage, les colonnes doriques, massives, sans même de base, la composition presque géométrique, en bas-relief, dessinent un espace hermétiquement clos — la lumière pâle et froide se concentre sur les lames des épées, ce sont vers leurs gardes, et non vers quelque Dieu, que regardent les hommes, et que se tendent leurs mains, le glaive, seul, signe le surgissement d'un monde qui s'arrache à l'ordre ancien des attaches sensibles, des émois et des peurs, que symbolisent les femmes, dessinées à la Greuze, abandonnées en pleurs, sur la droite de la toile. Comme un instant d'éternité, suspendu hors le monde, par lequel s'annonce l'irruption de l'Histoire : ici la liberté, tout à la fois, s'éprouve illimitée dans l'acte souverain d'une mise en jeu de sa propre mort et s'anéantit dans la loi commune acceptée ; ici des hommes, librement, unissent leur volonté pour se soumettre à la menace de tous et conjurer ainsi l'usure inexorable du temps, l'érosion de l'enthousiasme, l'étrangeté, aussi, de leurs désirs en eux, et chacun se découvre alors par lui-même recréé dans une nouvelle Alliance. Au moment de se battre, les Horaces renoncent à eux-mêmes pour ne plus appartenir qu'à leur serment ; la mort acceptée scelle



à la fois l'acte de naissance de la communauté et leur propre naissance, sans plus d'intériorité désormais, et tout dans la facture du tableau, la violence contenue, l'extraordinaire tension des muscles, la rigidité des attitudes, l'implacable rigueur des contours, comme l'usage des couleurs primaires, presque métalliques, bannissant toute chaleur ou sensualité, souligne que ce sont bien là des hommes neufs, qui trancheront comme des glaives.

Lorsque Goethe, fuyant le petit monde de Weimar, arrive à Rome, les peintres qu'il rencontre sont sous l'effet encore du coup asséné par David et son *Serment des Horaces* : pour tous, l'annonce d'une table rase et d'un recommencement. Il y aura, désormais, un avant et un après...

Toute l'aventure des Lumières s'y trouve en effet résumée, et dépassée. Les femmes en pleurs, témoins des « âges sensibles », y sont rejetées à l'écart, reliquats du passé, et la fureur du Sturm und Drang, si bien rendue jusque-là par les contre-plongées fantastiques de Füssli, peintre du « sublime », s'y retrouve pareillement mais comme passée au feu d'un creuset commun, transmuée en Volonté générale rationnelle enfin trouvée des vouloirs singuliers, de sorte que sans plus d'intériorité désormais chacun sera comme une page blanche sur laquelle le législateur pourra écrire son Ode à la Raison. *Le Serment des Horaces*, ou le Cogito des temps nouveaux : je, l'État, pense...

Cet espace mental est celui-là même du pacte républicain, de l'espace public régi par la loi commune, qui ne veut plus connaître que des citoyens — rejetant le

« reste », tout le reste, dans l'espace privé symbolisé par les femmes en pleurs. Pourquoi donc la gauche est-elle restée quasi muette dans ce débat sur l'identité nationale ? L'argument que celui-ci fournirait des armes à l'extrême droite, ou permettrait au président, jouant sur les réflexes de peur, de gagner des voix à droite lors des échéances futures est quelque peu étrange : si la gauche était forte encore de ses valeurs, qu'aurait-elle à craindre de les affirmer sur ce terrain comme sur les autres, et particulièrement sur celui-là, qui fut son acte fondateur, à la manière conquérante d'un David brisant l'ordre ancien épuisé ?

La vérité est cruelle : la gauche s'est absentée de ce débat imposé parce que son modèle républicain est en crise, peut-être à bout de souffle, en tous les cas sans plus de prise sur le réel, mais, prisonnière de ses mythes, elle se refuse à l'admettre. *Le « reste » rejeté dans l'espace privé fait de plus en plus violemment retour dans l'espace public*, parce que de plus en plus de gens vivent au quotidien le caractère illusoire de l'article fondateur de notre Constitution, selon lequel la France serait une République indivisible, laïque et démocratique, assurant l'égalité devant la loi de tous les citoyens, et respectant toutes les croyances. Comment ceux-là pourraient-ils y croire quand ils se trouvent rejetés, eux Français, dans les marges du fait de leur couleur de peau, de leurs origines géographiques, de leur statut social, de leurs croyances réelles ou supposées, avec au cœur le sentiment de vivre non pas *avec* mais *à côté* des autres Français ? Comment pourraient-ils imaginer d'autres voies de survie que dans un repli communautaire — puisqu'il ne leur est pas laissé d'autre choix ?

Le pire est que les principes républicains supposés les libérer se retournent contre eux, empêchant toute solution à la discrimination qui les frappe : à peine parvient-on à les nommer, quand la chose est réglée outre-Atlantique depuis longtemps. Aux dernières nouvelles, nous en serions à « minorités visibles », pour ne pas dire « Noirs », « Maghrébins » ou « Asiatiques », mais, interrogent les auteurs de *l'Appel pour une République multiculturelle et postraciale*, comment lutter contre les discriminations si l'on se refuse par « principe républicain » à les mesurer par des études statistiques, « seul outil permettant d'évaluer l'efficacité des politiques publiques et privées » ? « En l'absence d'attention positive pour la "diversité", la prétendue indifférence républicaine avalise une discrimination négative. [...] Aujourd'hui, c'est bien le "principe" d'égalité qui sert à entraver tout dispositif permettant de garantir l'égalité réelle. »

Moyennant quoi, le jour même où Barack Obama devenait président des États-Unis (imagine-t-on en France un président noir ou maghrébin ?), éclatait en Guadeloupe une crise politique majeure, qui allait se répandre dans tout l'outre-mer, tandis que la métropole, faute d'avoir su y répondre, vivait dans la crainte d'une nouvelle explosion des banlieues-ghettos...

Ce débat souvent nauséux sur « l'identité nationale », très vite focalisé sur l'immigration, comme il était fatal, aura agi tel le révélateur d'un malaise qui vient de loin, s'il prend aujourd'hui un tour aigu : la France est malade de son histoire coloniale parce que son universalisme

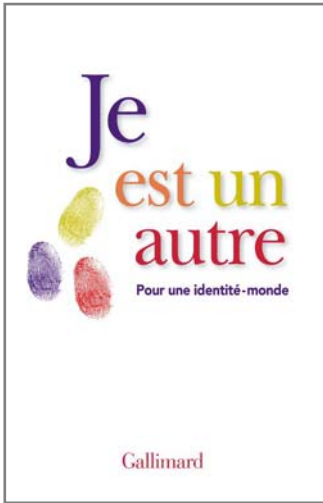
républicain se trouve incapable de l'intégrer, et cela depuis l'origine, en sorte que les blessures anciennes nourrissent et enveniment la crise présente. Comment se peut-il qu'animée de principes si admirables qu'ils devraient servir, nous enseigne-t-on à l'école, de modèle au monde entier, la France soit le seul pays d'Europe à occulter si obstinément son histoire coloniale, le seul à ne pas avoir un musée qui lui soit consacré ? Au risque de choquer : cela tient à ce que l'esclavage, puis la colonisation mettent très concrètement à mal les prétentions universalistes de notre idéal républicain. Cela tient à ce que le « reste », rejeté par David sur la droite de sa toile pour obtenir le droit d'entrée dans la cité républicaine, était tout simplement ce que les colonisés ressentaient comme leur être même, ce qui les avait faits, leur âme — cette « dimension poétique de l'être humain » sans laquelle, écrivent Chamoiseau et Glissant, il n'est pas de communauté humaine qui tienne.

Une simple question, posée par ce « reste » encombrant que la République, pour vous admettre en son sein, vous prie de laisser à la porte : la création artistique, affirmation de la singularité d'un artiste, mais puissamment créatrice d'être-ensemble, relève-t-elle de l'espace privé ou de l'espace public ?

Pupille de la nation, enfant de la Patrie, citoyen de la République, camarade du Parti — pourquoi diable, ironise Jean Rouaud<sup>1</sup>, l'accession à chaque « monde nouveau » doit-il au préalable se payer d'une mutilation identitaire (« abandonne tout ce qui t'a fait et rejoins-

1. « La nation a fait son temps ! », *Le Monde*, 12 décembre 2009.

<i>Le puits</i> , Jean-Marie Laclavetine	195
<i>Défense de l'hybridité ou La pureté, mère de tous les vices</i> , Juan Goytisolo	205



# Je est un autre Collectif

Cette édition électronique du livre collectif *Je est un autre* a été réalisée le 10/05/2010 par les Éditions Gallimard. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 29 avril 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne (ISBN : 9782070129775)  
Code Sodis : N44473 - ISBN : 9782072412516  
Numéro d'édition : 175930